Document généré le 3 juin 2025 13:49

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Franz Benjamin et Rodney Saint-Éloi, Napoléon Landry, Gérald Leblanc, Micheline Tremblay et Guy Gaudreau

Claude Beausoleil

Numéro 125, printemps 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36663ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beausoleil, C. (2007). Compte rendu de [Franz Benjamin et Rodney Saint-Éloi, Napoléon Landry, Gérald Leblanc, Micheline Tremblay et Guy Gaudreau]. *Lettres québécoises*, (125), 55–56.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

☆☆☆☆

Franz Benjamin et Rodney Saint-Éloi (dir.), *Montréal vu par ses poètes* (anthologie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2006, 110 p. 19,50 $.

Les feux de l'identité

Ô cité métropolis, isle riveraine ! (Abraham Moses Klein)

La question identitaire, celle qui est toujours là à éclairer, à bousculer notre interprétation du réel, je la trouve tout de même passionnante. Épuisante, oui, et ce, depuis le début de notre périple en Amérique, mais aussi porteuse d'une énergie qui nous force à garder l'œil ouvert sur ce que nous sommes, avons été et deviendrons. Dans cette perspective, une anthologie comme *Montréal vu par ses poètes*, parue sous la direction de Franz Benjamin et de Rodney Saint-Éloi, permet une autre réévaluation de ce que nous sommes comme affirmation au quotidien et comme « imaginaire » en gestation. En présentation, Rodney Saint-Éloi écrit :

> *Dans le désordre d'une ville, au revers de sa folle technocratie, la poésie défend les gestes des passants. Elle fait don de souvenirs au présent. Elle ajoute à la mémoire un sens. Elle ajoute des couleurs à la fête. Elle convoque la foule et l'individu. Elle témoigne et dénonce. Elle raconte et refuse. Elle est à la fois absence et présence, mode et temps, réel et imaginaire.*

Plus d'une quarantaine de poètes y proposent des versions de la ville comme réservoir d'âme, comme trace vécue à travers le corps social et le corps individuel. De l'ensemble des textes se dégage un certain lyrisme, comme si le chant tissé de paysages singuliers se retrouvait unifié dans un souffle, un horizon commun malgré les différences. L'anthologie, dont les poèmes sont majoritairement en français, contient des poèmes traduits de plusieurs langues qui participent de la mouvance montréalaise : l'anglais, l'espagnol, le grec, le roumain… Certains poèmes, en anglais et en espagnol, ne sont présentés que dans leurs versions originales. Si cette promenade est remplie de surprises, on y reconnaît des rues, des ombres, des ambiances et des saisons. On y entend une voix plurielle, l'hiver siffle, la montagne veille. Des enfances multiples, des échos du présent replongent dans le passé, à l'écoute de ce qui vient. Plusieurs poètes d'origine haïtienne figurent au sommaire. Depuis plusieurs décennies, ceux-ci s'inscrivent dans l'évolution de la poésie montréalaise, que l'on songe aux Serge Legagneur, Anthony Phelps (dont le très beau *Mujer América/Femme d'Amérique*, paraissait en 2005 aux Écrits des Forges/Mantis Editores), Gérard Étienne et autres… Mais ce sont ici de nouvelles voix qui surgissent comme des ancrages au coin des pages, liant leurs mots à une approche des lieux.

L'ensemble est tout à fait intéressant et donne à penser en direct cette question identitaire évoquée en début d'article. Merci pour cette belle initiative et pour l'invitation à y participer. Pour moi, Montréal garde des effluves d'enfance, et au présent, il me tient toujours à cœur. C'est ma ville « natale », dans le sens d'épanouissement que Miron rappelle dans le film *Les outils du poète* d'André Gladu. Une appartenance peut ouvrir une fenêtre sur le monde, j'en suis profondément convaincu.

Tous ces poèmes nous parlent d'une ville capitale dans la définition du Québec d'aujourd'hui. *Forman parte de mi corazon/El pais donde quiero vivir*, chante Ana Gloria Blanch, montréalaise née au Mexique. Dans un extrait d'*Étrange musique étrangère* (l'Hexagone, 1993), traduit de l'anglais par Michel Garneau, Leonard Cohen écrit : « Je me demande combien de gens en cette ville/vivent dans des chambres meublées. » Et Gary Klang ajoute, lui qui est né en Haïti et vit à Montréal depuis plus de trente ans :

Jamais je n'entrerai dans le grand jeu des masques
J'écris
Pour dire le creux
Le poids de l'être dans la ville-neige
Seule importe aujourd'hui la musique de la phrase
Dans la cacophonie du monde

Plus loin, Gaston Miron nous emporte « dans les hauts vols de buildings », pendant qu'Emilio Francescucci, poète d'origine italienne, installé à Montréal depuis 1958, ajoute dans « Montréal, ma bien-aimée » : « Tu accueilles les nomades / ils y tressent leur nid ». Hommages, impressions, visions d'une « ville-neige » qui prend forme sous nos yeux avec ses démesures et ses utopies. Et « je tourne je reviens parmi les pas de Nelligan », comme l'écrit Gemma Tremblay, car *Montréal est une ville de poèmes*, vous savez.

☆☆☆☆

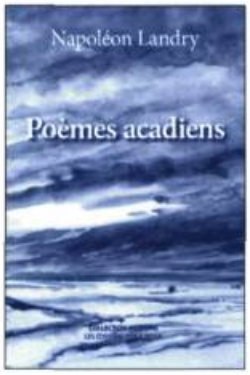
Napoléon Landry, *Poèmes acadiens*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Mémoire », 2004, 98 p., 14,95 $.

☆☆☆☆

Gérald Leblanc, *Poèmes new-yorkais*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2006, 64 p., 14,95 $.

L'Acadie, l'Amérique

Je te retrouve / dans mon lieu d'origine (Gérald Leblanc)

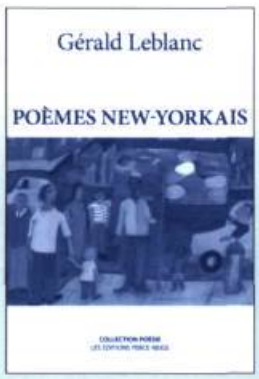


C'est cette question identitaire qui revient dans la réédition de *Poèmes acadiens* de Napoléon Landry (1884-1956), un romantique qui, du côté des Louis Fréchette et William Chapman, creuse les sentiers lyriques le menant à un chant de mémoire, à une terre et à son Histoire. Ici, c'est toute l'Acadie et son récit qui, en alexandrins et octosyllabes bien rythmés, marquent le pas. Et « [l]'exilé à l'âme libre » chante et scande son amour pour son pays, la langue française et les valeurs morales. Serge Patrice Thibodeau, conscient de la teneur historique de l'ouvrage, signe une présentation bien

étoffée. On entend dans les vers de Napoléon Landry la forte voix d'un homme qui souffre et garde haute la vision de l'aventure de sa communauté. Cette aventure, il la partage avec d'autres, rejoignant ainsi un universel besoin de liberté :

Demeure l'éternelle artère
Qui vitalise notre sol.
Que ta chanson sauvage, altière
Donne à l'oiseau même son vol.

Poèmes acadiens mérite plus d'une lecture. Sa facture romantique, ses idéaux, sa musicalité, les liens avec d'autres œuvres de ce courant esthétique restent à analyser. Je pense ici à Arthur Guindon (*Aux temps héroïques*, 1922) ou aux derniers poèmes d'Albert Lozeau (*Les images du pays* précédées des *Lauriers et feuilles d'érables*, 1926), plus près de nous, à toute l'œuvre de Raymond Guy LeBlanc.



C'est cette même invocation, en une sorte de quête affirmative, sur un autre rythme, tramée dans un paysage contemporain, que Gérald Leblanc reprendra, lui qui se fait le chantre de l'Acadie américaine. Dans *Poèmes new-yorkais*, paru récemment aux Éditions Perce-Neige de Moncton, qu'il a dirigées jusqu'à son décès en mai 2005, la ville rôde, elle « appelle », « jusqu'à rejoindre la musique des autres ». Thématique programmatique de l'œuvre abondante du poète, la ville enrobe tout. Traversée par le quotidien, la musique, la peinture et l'émotion, pulsion névralgique qui donne les plus beaux vers de Gérald Leblanc, cette poésie s'enracine dans les sensations et vibre dans l'instant. Le poète écrit au sujet de « Nina Simone » qu'il aimait tant :

voix
piano
chuchotements
polyrythmies
cris
âme
noire
elle nous ramène à l'humain
jusqu'à ce que nous respirions avec elle
l'immense souffle de la conscience

Et recommencent les *Complaintes du continent*, dans l'expérience cruciale d'un rythme attentif au corps, à la danse et aux sons tissés par les mots du poème. *Poèmes new-yorkais* contient, dans ses précisions et son inachèvement même, ce qui fait de Gérald Leblanc un poète unique et essentiel.

Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation…

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI script enr.

5193, rue Jacques-Porlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca

☆☆☆☆

Micheline Tremblay et Guy Gaudreau (dir.), *Conversation poétique*, correspondance littéraire entre Harry Bernard et Alfred DesRochers, Ottawa, David, coll. « Voix retrouvées », 2005, 382 p., 25 $.

Correspondre

L'amour humain, ton frère à la bouche de cendre. (Harry Bernard)

L'identité, c'est aussi ce qui se construit dans la réflexion et l'échange. La correspondance entre Harry Bernard (journaliste, romancier et poète) et Alfred DesRochers est exemplaire pour saisir les enjeux d'une institution littéraire naissante, pour comprendre aussi les tensions qui animent la poésie québécoise des années trente. On y perçoit ce qui bouge, change et se questionne. Qu'est-ce qu'écrire de la poésie au Québec ?

Conversation poétique est un beau livre, présenté avec soin par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau. On le lit avec un intérêt amusé, car le style des deux épistoliers, alerte et parfois savant, toujours direct, nous permet de suivre des questionnements entourant l'écriture de plusieurs poèmes. Leurs variantes formelles et sémantiques suscitent la curiosité. Les commentaires vont bon train, les poèmes demeurent l'objet principal d'un débat mené sur un ton franc et amical. Des documents et des notes éclairantes s'ajoutent aux 155 lettres. On est dans l'atelier des deux auteurs. « Comme vous, je pense que la vie ne serait pas viable si chacun pensait de la même façon », écrit Alfred DesRochers, le 16 septembre 1930, à son correspondant Harry Bernard du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. Et la conversation peut se poursuivre libre, sérieuse, enjouée. Un plaisir littéraire assuré !